

Du singulier au collectif

Dans un groupe de rando, je marche le long de la crête d'une falaise. Tous les autres ont sauté vers le bas, je ne sais pas où, car moi j'hésite, parce que je trouve que c'est trop haut. Je remonte donc la falaise vers la montagne pour trouver un endroit où ça serait moins haut. J'arrive dans un petit village où la falaise n'est que de hauteur d'homme. Je saute et je tombe sur X (une analysante) qui marchait avec nous et qui fait partie d'un petit groupe de retardataires. Je marche avec elle et je trouve un semblant de conversation à lui faire.

Plus tard, le peintre italien fait une petite conférence où il explique que, un jour, son père a raconté l'histoire de leur nom ; il en était venu à parler du grand-père et de lui-même mais pas de son fils, c'est-à-dire le peintre italien en train de causer. Et ce dernier de conclure : voilà, je n'existais pas. Alors, depuis les gradins où je l'écoute, je lui dis que je sens une certaine solidarité avec ça. Il est en train d'observer ostensiblement des peintures au mur au moment où je lui dis ça.

Le groupe projette mon film, celui que j'ai réalisé pendant la rando, avec de merveilleux paysages des causses, des falaises, bref de l'Ardèche. La salle est bondée, il y a vraiment beaucoup, beaucoup, de monde. À un moment qui semble conclusif, les gens applaudissent et se lèvent. Ils ont l'air enthousiastes, mais ils commencent à sortir. J'explique que le film n'est pas fini. Alors ils se rassient et au bout d'un moment, même chose, ils pensent que le film est fini, ils se lèvent et, cette fois, ils s'en vont. Pourtant, il y en avait encore pour une bonne heure. Je ne sais pas faire des films ; c'est trop long, trop ennuyeux. Après avoir été conforté dans ma démarche par l'affluence et les applaudissements, je suis très déçu.

Je suis chauffeur de bus dans le nord et j'emmène toute une troupe, peut-être d'enfants ; mais en même temps je fais des analyses. Notamment à un moment, je me retourne parce que je suis passionné par mon échange avec Y (un analysant). Je rattrape la trajectoire de bus in extremis parce que je l'avais perdue de vue, à force de me retourner. En continuant de conduire je m'étonne d'avoir décidé de passer mes vacances dans le nord et de surcroît non loin de l'endroit où je travaille. Tout est très vert et humide. A un moment, je rentre dans une petite ville et je prends des rues de plus en plus petites, au point que je me demande si je vais avoir l'habilité de diriger un bus là-dedans. Je prends une petite rue vraiment très étroite, à peine la taille du bus. Tout est blanc. Je m'aperçois au bout d'un moment que c'est le couloir d'entrée d'une maison. Je m'en aperçois car je vois la salle de séjour au bout. Donc je fais marche arrière en me demandant vraiment qu'est-ce que j'ai été me fourrer là-dedans.

Sauter de la falaise est encore une naissance. Si je retrouve mon analysante X à ce moment, c'est qu'elle doit bien avoir un rapport avec ma mère. En effet, je peux dire qu'avec ma mère, nous avons fait un petit bout de chemin ensemble, quand même. Ou alors avec ma fille, puisque ce serait comme si, me donnant naissance, je la mets au monde en même temps, pour faire route ensemble. Dans les deux, cas, ce sont les sentiments incestueux qui sont convoqués dans cette analyse.

Mon père expliquait volontiers l'histoire de notre nom de famille, mais ne s'intéressait pas vraiment à moi. Donc, le peintre italien c'est moi. C'est sa femme qui m'a déclaré, en groupe d'analyse de la pratique, que je ne devais pas avoir un Nom-du-Père bien accroché. Elle avait pris prétexte que j'avais raconté comment mon père avait trompé ma mère. Autrement dit, elle me traitait de psychotique (avec ses critères moraux à elle). Comme dans les autres groupes de ce genre, me déclarer fou est une bonne façon de se préserver de ce que j'amenais, qui n'avait plus rien à voir avec le lacanisme. Je dirais même, qui n'avait plus rien à voir avec leur façon

de penser, car la plupart de ces gens-là n'avaient pas de notion de l'inconscient : ils ne travaillaient ni leurs rêves, ni leur contre-transfert, se bornant à faire entrer leurs récits cliniques dans les cases toutes prêtes de la théorie. Cette façon de me traiter de fou est donc une façon de m'évacuer de l'existence, un peu comme ce qu'avaient fait mes parents, qui voulaient encore moins entendre parler de ce que je faisais. Lors du clash qui m'avait amené à sortir définitivement de ce groupe, le peintre avait pris une position assez ambiguë. Il m'avait en effet qualifié d'un peu fou, mais avec le ton de la sympathie dont on use pour parler des artistes géniaux, ajoutant qu'il m'aimait bien. Reprendre ainsi les propos de sa femme, mais dans une autre tonalité, lui permettait sans doute d'éviter une scène de ménage, tout en me communiquant néanmoins son affection. J'avais beaucoup plus d'accointance avec ce peintre qu'avec sa femme, psychanalyste. Il mettait plus d'inconscient dans ses toiles que sa femme dans son travail.

Je suis content de montrer mon film devant une salle bondée. Mais les gens ne suivent pas, comme ma fille et mes petits-enfants qui s'étaient endormis devant le film que j'avais réalisé sur le Vietnam. Dans ce rêve, j'ai repris des images que j'avais photographiées dans mon séjour de cet été en Lozère (le rêve dit Ardèche par seule déroute géographique). Les falaises sont très utiles à représenter le corps maternel auquel est appendu le corps de l'enfant, sur le bord, comme un phallus. Dans ce séjour, j'avais fait des kilomètres sur des sentiers vertigineux au bord des falaises. Il y a donc une continuité avec la première partie du rêve, dans la distance de la représentation et de l'art...déché, vu l'accueil ambigu du public.

J'aurais autant voulu être peintre que cinéaste. Ce sont des façons d'exister aux yeux des autres, d'une façon peut-être plus évidente que psychanalyste. Être artiste, c'est avant tout exister, c'est-à-dire oser créer, ce qui est oser SE créer, avant tout. Se mettre au monde. Ce morceau de rêve met donc en scène à la fois mon désir de reconnaissance en tant qu'artiste, cinéaste, et la prise en compte de la réalité, dans laquelle ce n'est pas ce que je suis devenu.

Je conduis le bus de tous mes analysants. Je rejoins encore la première partie du rêve, dans laquelle je vérifiais que je pouvais rester en contact même avec les retardataires. Par là, j'essaye de signifier les gens qui semblent dans la résistance plus que d'autres. Ce ne sont pas forcément ceux qui sont là depuis le plus longtemps. La durée d'une analyse est une donnée qui ne cesse de m'épater, tant chaque parcours ne ressemble à aucun autre.

Dans le bus, ils sont là tous ensemble et je conduis. Comme ça, pas de retardataires, même si je parle plus spécifiquement avec l'un d'eux, peut-être l'un de ceux pour lequel j'ai le plus de tendresse, un homme pas reconnu du tout par ses parents, comme l'artiste peintre et comme moi. Avec sa douceur, ses silences et sa timidité, il me ressemble peut-être un peu plus que les autres.

En fait, ils sont presque tous comme ça mes analysants, sinon tous. Ils sont là pour obtenir reconnaissance de ma part, en termes de substitut.

Mon intérêt pour la discussion avec cet homme pourrait me faire perdre le nord, c'est-à-dire la direction du bus. Autrement dit : mon intérêt pour le particulier risque de me faire oublier l'universel, là où je souhaite conduire tout le monde. Pourtant, en vie de veille, je ne cesse de dire l'inverse, que le particulier prime sur l'universel, et que si un parcours s'écarte de celui attendu par la théorie, alors c'est cette particularité qui prime. Mon rêve m'informe donc que je suis bien plus ambigu que je ne veux le paraître. Et cela ne cesse de revenir dans les discussions que j'ai avec les gens, notamment sur face book, car je me heurte en permanence à cette aporie : comment parler de LA psychanalyse quand j'ai la conviction que seulement chacun peut parler de SA psychanalyse ? et que je couve en sous-main la conviction inverse, qu'il y a une structure commune à l'humanité, ce qui vient en contradiction de l'assertion précédente ?

Pourquoi je conduis dans le nord ? Parce que c'est une ruse de l'inconscient, un substitut de l'est, où je vais emmener tout le monde puisque je vais déménager à Besançon. Non en bus,

mais en vidéo. La crise sanitaire m'ayant contraint de recevoir tout le monde par vidéo, je me suis rendu compte que cela fonctionnait tout aussi bien, et que dans ces conditions, plus rien ne me retenait à Paris. Émigrer à l'est peut se faire sans perdre le nord.

Mon rêve met en scène mon désir, d'une part d'emmener mes analysants avec moi, d'autre part de leur faire visiter, tel un guide touristique, les contrées par lesquelles je suis passé : longer la crête du ventre maternel, revivre une naissance en sautant de la falaise dans des conditions de faible dangerosité, remonter dans le ventre maternel par une succession de rues resserrées aboutissant, par un couloir étroit, à la salle de séjour utérine. Ce sont des voyages dont personne n'a aucune notion dans les écoles lacaniennes que j'ai fréquentées, et peut-être en est-il de même dans les autres types d'écoles. Car même sur face book où je côtoie un public nettement plus large, incluant des freudiens, des jungiens, et tant d'autres aux références multiples, je n'entends guère parler de ça.

Comme tout guide touristique passionné, j'ai donc le désir d'emmener mes clients vers ces contrées archaïques, vu le bénéfice que j'en ai retiré pour moi-même. Mais même dans le rêve, je suis retenu par un souci éthique : je fais marche arrière, animé du sentiment confus que ce n'est peut-être pas une bonne idée d'emmener tout le monde en bloc au même endroit. Chacun son chemin. Eh bien, quoique ma conviction d'éveillé m'en dise, je m'aperçois que ce n'est pas si facile d'accomplir ce deuil d'une universalité des parcours, calqué sur le mien propre.

Je peux tous les emmener dans l'est, grâce aux vertus de la vidéo. Pour ça, pas de doute. Mais pour ce qui est des choix de chacun, je dois être vigilant à ne pas imposer les miens, pour rester respectueux des particularités et des résistances qui leur sont nécessaires. J'aimerais y parvenir non par un souci éthique, mais tout simplement par amour, puisque c'est l'amour qui entraîne le respect, comme je l'ai indiqué dans ma dernière vidéo, quitte à ce que le bus déraile un peu quelque fois. C'était aussi la position du Philippe Dayan de « En Thérapie ».

Je parle d'amour comme si c'était une idéalité, ce qui m'amène à quelque correction. Le bus peut parfaitement être entendu comme un phallus et le couloir comme un vagin. Et s'il s'agit du retour à l'origine, c'est du vagin maternel dont il s'agit. C'est beaucoup moins fleur bleue, tout à coup. D'où ma marche arrière, ayant perçu non seulement l'étroitesse du lieu, mais d'une manière moins consciente, son interdit. Si je souhaite y revenir fréquemment, puisque ça m'arrive presque toutes les nuits, je souhaite aussi y entraîner ceux que j'aime, voire, ceux que je désire, mes analysants. Mais les rues sont tortueuses et de plus en plus étroites. Ce que je questionne dans le rêve, c'est ma capacité à diriger le bus là-dedans. Je peux traduire pour la réalité de mon exercice : je sais à quel point c'est délicat, à quel point je ne suis pas sûr de savoir. Il faut faire attention à chaque angle, à chaque cas particulier, rouler lentement, et peut-être que la meilleure idée, qui ne me vient que maintenant, ça aurait été de laisser le bus au parking pour autoriser chacun à aller de son pas dans le dédale des ruelles.

Tout en se rappelant qu'il ne s'agit que de fantasme. En ce cas, oui, il est utile de faire ce pèlerinage aux origines, nullement incestueux dans la réalité. L'exploration de l'inceste archaïque permet de repérer les lignes de force qui continuent de nous guider jusqu'à la fin et, partant, d'en construire une nouvelle naissance qui bâtirait un compromis plus acceptable entre les désirs incestueux, les interdits et la réalité.

jeudi 11 mars 2021